

parti. Depuis que je me suis égaré pendant 19 jours dans le bois et que je fus sur le point de mourir de faim, je n'aime plus à faire à la raquette le voyage de Nelson à Liards. Je restai donc. Trois mois se passèrent assez bien. Prévoyant le jeûne forcé, je me privais un peu, et faisais comme la fourmi de la fable.

L'année 1888 apparut et comme souhait de bonne année, le chef traicteur de la compagnie de la Baie d'Hudson nous déclara qu'il n'y avait plus de vivres que pour une quinzaine de jours, quo, si les sauvages tardaient encore longtemps, avant de nous apporter du secours, *we will starve to death*, (nous mourrons de faim), etc. Nous primes notre parti en braves. Le bourgeois, ses engagés et votre serviteur, tous, nous nous préparâmes à faire la guerre aux lièvres (lapins) et aux perdrix. Nous fîmes comme Loth et Abraham : les uns prirent la droite, les autres la gauche, etc. Chaque jour, et, à l'époque de l'hiver où le froid est très rigoureux, nous allions à la recherche de notre pitance. Les meilleurs chasseurs mangeaient un peu, et donnaient une bouchée aux malheureux. Nous avons vécu ainsi pendant deux mois. Les lièvres devenaient rares et nous ne pouvions plus nous en nourrir. Les sauvages arrivaient au Fort maigres et ressemblants à de vrais squelettes ambulants. Au lieu de nous soulager, ils ne faisaient que de nous hâler le peu que nous avions. Ma petite cache fut bientôt épuisée. Je ne pouvais me résigner à voir mourir de faim ces pauvres sauvages pour lesquels j'étais venu de si loin. Chaque jour, ils venaient processionnellement me tendre la main, et je la remplissais d'un peu de viande *pulvérisée*, (dite viande pilée; c'est de la viande coupée en tranches minces puis séchée à la fumée ou au soleil, et pulvérisée sur un cailloux au moyen d'une tête de hache). Au Fort, pas une bouchée. Le commis donnait à ceux qui venaient mendier, des peaux d'ours et de castors. Croyez-moi, ce n'est pas grand chose comme nourriture : *Poor stuff*, disent les anglais. Nos chiens, qui

nous servent de chevaux, succombaient, et j'avais aussi grand peur pour nous. Ne pouvant plus prendre de lièvres, nous nous fîmes de grands raquets, et nous essayâmes les orignaux. Tout chacun se croyait capable d'en tuer. Je n'avais guère d'espoir. Ces animaux sont si farouches et ont l'ouïe si fine : le craquement d'une petite branche suffit pour les mettre en fuite. Cependant j'essayai. Nous fîmes bien des pas, pour ne rien tuer. Réduits à la dernière extrémité, les uns essayaient de manger des morceaux de peaux d'ours, d'autres faisaient bouillir des pattes de lièvres; et moi, ne pouvant me résigner à manger cela, j'attendais que le bon Dieu nous prît en pitié. Je priais et faisais beaucoup prier les petits enfants, et Dieu se laissa toucher. Il aime tant ces petits anges.

Un de mes serviteurs tua un orignal proche du Fort. Alors la joie revint sur toutes les faces. Nous nous armâmes chacun d'un sac et courûmes à l'endroit où l'animal était tombé. Vous auriez ri de nous voir déchiquter cette viande que nous laissons à peine cuire. Si j'ai jamais mangé de la viande demi-cruo, c'est bien cette fois-là. Depuis ce temps, les sauvages commencèrent à tuer et à nous donner à manger. Ce que je viens de vous dire, mon bien aimé Père, suffira pour vous donner une idée de ce que nous avons souffert cet hiver. J'aurais voulu me sauver au fort de Liards; mais d'un autre côté, je n'aimais pas à quitter mon poste. Mes catholiques d'ici ne pouvaient consentir à me laisser partir. Si le bon Dieu ne nous avait pris en pitié, nous serions tous morts ensemble.

C'eut été joli, n'est-ce pas ?

Le pays s'appauvrit et bientôt les sauvages ne pourront plus nourrir les blancs qui habitent leur pays.

Après que j'eus repris un peu de force, je me mis aux travaux manuels. J'ai fait, en mes temps de loisir, 6.500 bardeaux pour couvrir notre chapelle de St-Raphaël. De plus, j'ai fini le lambrissage de ma maison.